



À CHAQUE GUERRE SON PACIFISME

Par Guillaume Lohest

Le pacifisme pourrait sembler un idéal éternel et évident. Pourtant, son histoire est récente et contrastée. Les différents contextes de guerre influencent profondément les discours et les attitudes des pacifistes, selon l'origine et la proximité de la menace. Retour sur quelques guerres du 20^e siècle.

Cela nous surprendra – ou pas : le pacifisme est une préoccupation récente dans l'histoire occidentale. En langue française, le mot n'est apparu avec son sens actuel que vers 1900. Les historiens considèrent que les premières traces de pacifisme remontent à la création des « sociétés de paix » aux États-Unis et en Angleterre, au début du 19^e siècle, sous l'influence des Quakers, un groupe religieux issu du christianisme pour lequel la non-violence a une valeur centrale et absolue. Dans la foulée, à partir de 1830, les premières organisations pour la paix commencent à se développer en Europe¹. Tout au long du 19^e siècle, plusieurs courants pacifistes voient le jour, diverses sensibilités émergent. Plutôt philosophiques, dans l'esprit de Kant et de son idéal de « paix perpétuelle », ou chrétiennes, dans le sillage de l'écrivain russe Tolstoï, ces pensées se concrétisent par la tenue de Congrès internationaux prônant des arbitrages entre nations, afin de fonder la paix par le Droit. Parmi les courants marxistes, le pacifisme est alors considéré comme une idéologie bour-

geoise au service de l'impérialisme. Ce n'est qu'au tournant du 20^e siècle qu'une vision pacifiste spécifiquement socialiste se structurera plus durablement autour de l'idée que la guerre (en gros) est le produit du capitalisme.

JUSTE AVANT

La Première Guerre mondiale est un cataclysme décisif pour comprendre comment les situations de guerre transforment les pacifistes eux-mêmes. Au moment de la menace, quand le conflit semble imminent, tout d'abord. On sait que le socialiste Jean Jaurès a tenu des propos pacifistes très forts et sans ambiguïtés : « L'affirmation de la paix est le plus grand des combats : combat pour refouler dans les autres et en soi-même les aspirations brutales et les conseils grossiers de l'orgueil convoité ; combat pour braver l'ignominie des forces inférieures de barbarie qui prétendent, par une insolence inouïe, être les gardiennes de la civilisation française² ». Il déclare en 1914 à la

jeunesse française poussée vers la guerre au nom d'un nationalisme délirant : « On ne fait pas la guerre pour se débar-rasser de la guerre ». Pourtant, son paci-fisme, comme celui de la plupart de ses contemporains, n'était pas absolu. Face à la menace et à l'agression du voisin al-lemand, il concevait la nécessité d'une défense armée « au nom de la défense de

qu'elle constitue avant tout un fait de po-litique intérieure, et le plus atroce de tous. Il ne s'agit pas ici de considérations senti-mentales, ou d'un respect superstitieux de la vie humaine ; il s'agit d'une remarque bien simple, à savoir que le massacre est la forme la plus radicale de l'oppression ; et les soldats ne s'exposent pas à la mort, ils sont envoyés au massacre³ ».

« Le massacre est la forme la plus radicale de l'oppression »

- Simone Weil -

la liberté et de l'indépendance ». En 1911, dans *L'Armée nouvelle*, il avait théorisé la « méthode défensive totale », « bien da-vantage capable d'assurer la victoire dans l'horizon d'une politique de paix et d'équi-té que le « mouvement d'orgueil » de la guerre d'agression ».

JUSTE APRÈS

Toutefois, la guerre réelle est bien autre chose qu'une théorie, fût-elle de « défense totale ». Les quatre années de boucherie de 14-18 vont créer un traumatisme pro-fond chez l'immense majorité de ceux qui en réchapperont. Cette expérience de l'horreur absolue a une influence ca-pitale sur le pacifisme de l'entre-deux-guerres, qui connaît son apogée sous une forme radicale et engrange des avancées concrètes sur le plan international avec la création de la Société des Nations (SDN, l'ancêtre des Nations Unies) en 1919. Les années vingt sont marquées par une activité intense des pacifistes français et allemands. En 1926, l'Allemagne fait son entrée dans la SDN. Un pacifisme intégral prend de l'ampleur, autour de la conscience très vive qu'une guerre est avant tout, et seulement, un massacre. La philosophe Simone Weil écrit alors : « La grande erreur de presque toutes les études concernant la guerre, erreur dans laquelle sont tombés notamment tous les socia-listes, est de considérer la guerre comme un épisode de la politique extérieure, alors

La décennie suivante, celle des années 30, vient perturber cette évidence du pa-cifisme intégral. Hitler a pris le pouvoir en Allemagne. Le fascisme s'enracine en Italie. À nouveau, la menace gronde. L'écrivain Jean Giono, qui a connu les batailles de Verdun et du Chemin-des-Dames, tient notamment ces propos : « Que peut-il nous arriver de pire si l'Allemagne envahit la France ? Deve-nir Allemands ? Pour ma part, j'aime mieux être Allemand vivant que Fran-çais mort ». Plus radical encore, un autre écrivain, Roger Martin du Gard, place le pacifisme au-delà de toute vision po-litique : « Tout, plutôt que la guerre ! Tout, tout ! Même le fascisme en Espagne ! Oui... et même le fascisme en France ! Tout : Hitler plutôt que la guerre ! » Nul besoin de commenter longuement. Ce pacifisme intégral, qu'il est facile de juger avec le recul de l'Histoire, a mené une partie de ses partisans à collaborer avec l'occupant nazi et à soutenir le ré-gime de Vichy.

Et les autres ? Eh bien... ils changent d'avis, ils tempèrent leur pacifisme, un peu comme Jean Jaurès en 1914. Face à l'évidence d'un ennemi qui ne veut pas la paix, ils entrent en résistance ou recon-naissent que l'Allemagne nazie doit être combattue par les armes. Ce fut le cas de

Marées pacifistes dans les années 80

Au début des années 80, la « crise des euromissiles » – l'installation de missiles américains en Eu-rope de l'Ouest – suscite d'im-menses manifestations dans les pays concernés. En Belgique, la mobilisation culmine le 23 oc-tobre 1983, qui voit défiler plus de 300.000 personnes dans les rues de Bruxelles. C'est, avec la Marche blanche de 1996, la plus grande manifestation de toute l'histoire belge !

Simone Weil (dont le pacifisme est pour-tant le plus pur), de Romain Rolland et d'environ 80% des pacifistes de l'époque⁴. Le philosophe Bertrand Russel, qui fut emprisonné à cause de son engagement pacifiste, publie en juin 1940 une lettre adressée au président Roosevelt, dans laquelle il affirme : « Depuis le début de la guerre, j'ai senti que je ne pouvais plus rester pacifiste, mais j'ai hésité à le dire, à cause de la responsabilité que cela im-plique. Si j'étais assez jeune pour me battre moi-même, je le ferais, mais il est plus difficile d'inciter les autres à le faire. Au-jourd'hui, cependant, je pense que je dois annoncer que j'ai changé d'avis⁵. » Ces pacifistes, en réalité, ne se détournent pas de leur idéal de paix, ils butent sim-plement sur une impossibilité – en tel contexte précis et temporaire.

PEACE AND LOVE

L'Allemagne vaincue, le monde entre dans une nouvelle ère avec la guerre froide qui voit s'opposer le bloc occiden-tal et le bloc communiste. La proliféra-tion et la menace nucléaire deviennent une préoccupation centrale pour les mouvements pacifistes, qui militent en faveur de l'interdiction des armes nu-cléaires – jusqu'à ce jour. C'est d'ailleurs lors de la campagne pour le désarmement



nucléaire (CND), initiée en 1957 au Royaume-Uni, qu'est créé le célèbre sigle représentant la paix. Les années 60 sont aussi celles

des grandes mobilisations populaires aux États-Unis contre la guerre du Vietnam. Le pacifisme s'imprègne à cette époque d'une sensibilité nouvelle qui perdure jusqu'à aujourd'hui : la guerre à laquelle on s'oppose, ce n'est pas celle qu'on risque de vivre, mais celle que nos gouvernements vont mener dans le lointain, pour des motifs idéologiques, coloniaux, géostratégiques.

Lors de la seconde intervention américaine en Irak (2003), c'est ce pacifisme-là qui est réactivé. Les millions de manifestants refusent que leur pays initie une guerre à l'autre bout du monde pour des prétextes jugés illégitimes et impérialistes. L'effondrement du bloc soviétique et les nombreuses interventions étrangères américaines, souvent avec l'appui de pays de l'OTAN, ont contribué à ancrer et renforcer la conviction, chez de nombreux pacifistes, que le monde occidental est le premier – voire le seul – responsable des guerres. Dans cette logique, le pacifisme est par principe un anti-impérialisme, le « camp de la paix » qui se dresse contre le « camp de la guerre ».

Les objecteurs de conscience

L'un des actes concrets du pacifisme, dans une déclinaison personnelle, est l'objection de conscience, c'est-à-dire le refus de porter et d'utiliser des armes en raison de ses convictions. Avant d'être reconnue légalement (en 1964 en Belgique), l'objection de conscience était assortie de peines de prison. On estime qu'entre 1964 et 1994, environ 35.000 Belges ont officiellement obtenu le statut d'objecteur de conscience.

14 N'EST PAS 38

L'objet de cet article, on l'aura compris, n'est pas de dresser la liste des bons et des mauvais pacifistes, mais de faire percevoir que les différents accents et degrés de pacifisme sont profondément influencés par le contexte historique et l'analyse des situations. Le désir de paix ne se trompe jamais, mais certaines attitudes, certains discours peuvent être justifiés dans une situation et s'aveugler dans une autre. C'est frappant pour l'entre-deux-guerres : le pacifisme viscéral et radical des anciens de 1914 était la seule vérité possible ; en même temps, il fut incapable de percevoir qu'aucune diplomatie ne pouvait empêcher l'Allemagne nazie d'entraîner l'Europe dans l'horreur. À l'inverse, ceux qui défendaient en 1914 la « guerre pour mettre fin à la guerre », la « der des der », se fourvoyaient complètement.

Le désir de paix ne se trompe jamais, mais certaines attitudes, certains discours peuvent être justifiés dans une situation et s'aveugler dans une autre.

Une recherche sincère de la paix ne peut évidemment pas abdiquer devant ces difficultés. Elle reconnaît qu'il n'existe pas un pacifisme unique, éternel et intangible, mais des balises, des héritages, des instruments juridiques, un horizon... Et, enfin, des réalités humaines, des contextes qu'il est indispensable de décrypter, d'écouter, de comprendre. 1914 n'est pas 1938, qui n'est pas 1983, ni 2003, ni 2022. Le mot de la fin sera pour Simone Weil, pacifiste intégrale, qui s'est pourtant engagée pendant la guerre civile espagnole en 1936 et a fini par rejoindre la résistance française : « *Je n'aime pas la guerre ; mais ce qui m'a toujours fait le plus horreur dans la guerre, c'est la situation de ceux qui se trouvent à l'arrière et bavardent de ce qu'ils ignorent* ». ▢

Ce tableau (trop) synthétique, dressé au rythme des guerres du 20^e siècle, semble indiquer que le pacifisme est traversé par deux tentations, deux oscillations plus exactement, au gré des événements : un mouvement d'intransigeance radicale et un mouvement de réalisme contraint. Une autre manière de voir les choses est de distinguer un pacifisme pragmatique et un pacifisme moral. Pour le premier, la paix est prioritairement vue comme un objectif global à atteindre – avec, parfois, la nécessité de s'armer et de se défendre, du moins d'y être prêt, ce qui est contradictoire avec l'objectif. Pour le second, la paix est avant tout une obligation morale absolue, philosophique ou religieuse, qui doit nous interdire tout recours à la violence – avec, parfois, la conséquence de laisser le champ libre à la violence et à la guerre initiée par d'autres.

1. Bouchard, C. et Guieu, J.-M. (2019), « Pacifisme et mouvements pour la paix (XIX^e-XX^e siècles) », dans la revue *Questions internationales*, n°99-100 (2019/4), pp. 21-28.

2. Clara Degiovanni, « Pacifisme : jusqu'où faut-il renoncer à la guerre ? », dans *Philosophie Magazine*, 21 mars 2025.

3. Benoit Schneckenburger, « Penser en temps de guerre : les réflexions sur la guerre » de Simone Weil », <https://philosophie-politique.fr>, 4 mars 2022.

4. « Le pacifisme, une idée d'avant-guerre », podcast *En quête de politique*, animé par Thomas Legrand, série « Le pacifisme, une idée complexe », France Inter, 15 octobre 2022.

5. Clara Degiovanni, « Pacifisme : jusqu'où faut-il renoncer à la guerre ? » dans *Philosophie Magazine*, 21 mars 2025.